

Alexandre Voisard

Prose I
Récits

Louve
L'Année des treize lunes
L'Adieu aux abeilles

Textes présentés par André Wyss



Alexandre Voisard ✂ *L'Intégrale 5*



camPoche

Les huit volumes des Œuvres d'Alexandre Voisard
sont publiés avec les appuis
de l'Association des Amis d'Alexandre Voisard, de la Banque
Cantonale du Jura, de Clientis (Banque Jura Laufon),
du Canton du Jura, de la Commune de Fontenais, de la
Fondation Anne et Robert Bloch, de l'Office de la culture du
canton de Berne, du Pour-cent culturel Migros,
de Pro Helvetia Fondation suisse pour la culture.
L'auteur et l'éditeur les en remercient.

« Prose I – Récits »,
cinquième volume des Œuvres d'Alexandre Voisard,
cent quatre-vingt-seizième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édité sous la direction d'André Wyss,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff,
Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Illustration de couverture : aquarelle d'Alexandre Voisard,
du manuscrit inédit « Abornage d'une histoire incertaine »,
avec pour légende « La nuit avance à pas comptés,
qui sont des pas de loup »
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-196-9
Tous droits réservés
© 2007 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
Pour « Les Rescapés » et « L'Année des treize lunes »,
© 1984 Éditions de L'Aire, Vevey
www.campiche.ch

LOUVE

« Louve »
a paru en édition originale en 1972
aux Éditions Bertil Galland, à Lausanne

Aujourd'hui encore je n'attends rien que de ma seule disponibilité, que de cette soif d'errer à la rencontre de tout, dont je m'assure qu'elle me maintient en communication mystérieuse avec les autres êtres disponibles, comme si nous étions appelés à nous réunir soudain. J'aimerais que ma vie ne laissât après elle d'autre murmure que celui d'une chanson de guetteur, d'une chanson pour tromper l'attente. Indépendamment de ce qui arrive, n'arrive pas, c'est l'attente qui est magnifique.

ANDRÉ BRETON

Je me vois, au stade actuel, tel celui sur la grève qui, plongeant sa main dans le sable sec et fin, l'emplit de ce parquet des mers, la soulève un instant, détourne la tête, et puis revient à cette brassée de vie liquide, pour constater que sa main est vide, l'écrin de ses doigts n'ayant pu se faire assez étanche pour retenir ce poudrolement des océans.

MALCOLM DE CHAZAL

Pourquoi me suis-je arrêté dans ce village reclus en un hiver qui de l'année ne s'interrompt qu'aux brèves lueurs du crépuscule ?

J'y fus l'été dernier, poussé par un vent frais qui me tenait par l'épaule avec tant d'amitié que je pouvais marcher les yeux fermés et respirer, comme somnambule, les abîmes d'avoines et de renoncules enjambés sans efforts. J'avais vu mortes les maisons accroupies sur une terre de cendre mêlée de neige. Puis il avait fait si froid que je m'étais mis à courir très vite pour ne plus frissonner et j'avais atteint un promontoire surplombant, à une lieue, cet étrange alignement de toits et de cheminées rouillés. De là, on ne distingue plus les chemins sillonnant le village mais on remarque les maisons qui s'écoulent à flanc de coteau en trois gerbes de pignons, comme une comète dont l'astre est ici, en contrebas, une fontaine entourée d'ombres immenses projetées par des arbres invisibles.

Ce jour-là, je regardais, fasciné, cette immobilité de pierre oubliée. Tout à coup, il pouvait être

sept heures du soir, le soleil couchant jeta sur le silence des toits une lumière si vive que les tuiles étincelèrent, feux chantants. Il y eut dans ce halo une sorte de clameur lointaine et sourde. Ébloui, je crus voir près de la fontaine un pommier couvert de fruits écarlates. Mais cela ne dura pas : le soleil avait sombré derrière la forêt voisine et seule une buse, très haut, traversa le ciel. Il me sembla pourtant qu'une cheminée fumait, à proximité d'une bâtisse plus vaste que toutes les autres et qui pouvait avoir été une église.

J'étais alors reparti d'un pas lent, rêvant non à ce néant de chaumières, ni à cette brève clarté de résurrection, mais à cette mince fumée blanche qui, à elle seule, réfutait l'absolu de la mort. Un chat errant, une corneille, une renarde en rut eussent pu jouer ce rôle. Mais il n'y avait pour parler, dans ce qui fut une paroisse avec des paysans, des bûcherons, un charpentier, qu'une frêle fumée sur un toit.

Je suis donc revenu au village sans mémoire ni feu. L'herbe est partout, haute et drue. Aucune fleur, pourtant, aucune tache de couleur dans cette profusion de verdure qui, çà et là, passe au grisâtre de nuage. Ce qui sans doute fut jardin s'est mué en parterre de chiendent et d'ortie. À une palissade se dresse l'églantier aux épines menaçantes. Des fougères dépérissent dans les lézardes des façades. Quant aux fenêtres, où une vitre brisée fait souvent un trou

noir et triangulaire, elles voient grandir des char-
dons démesurés, entrelacés de liserons stériles grim-
pant parfois jusqu'à l'auvent. Je cherche vainement
le mouvement d'un insecte, le frémissement d'une
fourmi, le faible roulis de la coccinelle, le trille du
grillon. Et sous mes pas, dans cette terre molle
parsemée de cendre et de chaux éteinte, j'imagine à
grand-peine le scarabée ou la taupe assurés de l'issue
d'un inutile combat.

J'ai froid. Une larme à mes paupières mi-closes.

Le temps existe-t-il? la vie est-elle cette boule
de glace perpétuellement en mouvement qui,
passant de la main d'un enfant à celle d'un vieillard,
de la main du poète à celle du guérisseur, y laissant
chaque fois une goutte de désir éperdu, se réduit
à la grosseur d'une cerise? Suspendue, légère, bulle
sans horizon et sans chemin, elle continuerait alors,
jusqu'au fatal sursaut d'un vent longuement appau-
vri, à susciter la convoitise et le tourment.

Dans cette rue penchée, en cet amer dédale où
je poursuis un souffle, une lueur d'été, l'écho d'un
soupir de bœuf enchaîné, cette volute de vie enclose
a dû un jour frémir et des paumes enfantines sans
doute s'y griffèrent.

Bulle, volute ou sphère, si minuscule, si miséra-
ble et si secrète sois-tu, je suis venu te parler du
testament des laboureurs, de la langue de la chèvre,
du chant aigu de la varlope.

Rappelle-moi, oh rappelle-moi, silence, mon
compagnon, que je cherche une fumée furtive entre
les toits.

Une brume légère s'est élevée très lentement, imperceptiblement, rampant à mes pieds, ondoyant à ma ceinture, suspendant devant mes yeux des arabesques évanescentes que je voudrais figer entre mes doigts comme une alouette étranglée.

Mais les bulles effleurées retournent à la flaque, les songes transgressés se fondent à l'épaisseur vive du sang, l'œuvre de l'araignée scelle le destin des portes. Ne plus bouger devant l'insaisissable mouvant, puis, après une longue attente, surprendre, comme dans la fente d'un mur, la soudaine langue de feu du couchant.

Il faudrait quitter cette nuée, presser le pas, tendre déjà les bras à la demeure convoitée.

Le givre, manteau sournois, plumage trouble, embrase la précarité des grilles. Aux inutiles serrures, blanc labeur, longue haleine.

J'irai maintenant, je marcherai, j'irai devant moi, en aveugle, le cœur vide, les mains fermées. Ainsi démuné, dessaisi, transparent, immatériel, je saurai la seule chose qui dès lors importe, je trouverai la

certitude que non seulement je suis en mouvement,
mais surtout que *j'approche*.

Et je pressens que mes pas, échappant à la prise
de la glaise ardente, me porteront au-devant d'un
être dont l'appel inaudible ne s'adresse qu'à moi.

J'ai voulu allumer une cigarette. Mais j'ai été contraint de renoncer: toutes mes allumettes, à peine frottées, se sont éteintes l'une après l'autre.

Un vent frais vient de se lever, soulevant la poussière des toits, le sable des chemins, mes yeux se sont emplis de graines mortes, d'infimes fétus de paille chassés des granges.

Bientôt je ne distingue plus qu'un noir couloir devant moi où je ne puis que m'engouffrer. Je sens le vent qui me pousse, puis soudain se tient devant moi et m'attire irrésistiblement à lui comme un flocon de neige. Ah! je ne peux plus dire non, ni décider d'un retour en arrière, ni surtout éviter les pierres qui jonchent la rue, au contraire il me faut allonger le pas, courir éperdument, annuler les distances. Enfin je sens devant moi un corps solide, et mes mains touchent une surface rugueuse.

Peut-être ai-je l'âge de la fatigue et la vision du temps non plus en tête, mais sur l'épaule, espèce de poutre en continuels déséquilibre, balancier implacable qui me contraint à reculer chaque fois que je

viens d'avancer d'un pas. Temps du repos, du souffle profond, de l'haleine longue et calme comme une chevelure nuageuse qui s'étire, temps du repos, parais, viens à moi, temps du repos, sauve-moi de l'engourdissement des sèves durcissantes.

Debout, les bras en croix, la joue calée dans une encoignure froide, je sens mes mains remuer et dans mon dos une douce chaleur qui s'étend. Je m'éveille, oui je sors d'un trouble sommeil qui un instant m'avait investi et mes yeux se blessent à une clarté resurgie.

Tout va devenir plus facile. Je me retourne : je suis entouré de maisons dont les toits luisent dans le soleil couchant. Ma longue marche dans les brumes m'a conduit à une porte noire, grasse, couverte de craquelures de vernis. Je vais pouvoir enfin pénétrer dans cette bâtisse dont je sais déjà qu'elle est la seule à abriter un feu. Une petite fumée blanche s'élève gravement de la cheminée couverte de tuiles roses. Il faut entrer, faire taire son cœur tourmenté, dépoussiérer ses bottes de sept lieues.

La lourde porte grince sur ses gonds. L'obscurité me saisit à nouveau. J'avance lentement, mon pied parfois se pose sur un tapis de feuilles mortes qui chuintent comme la faux dans la haute herbe matinale. Outre la rumeur des feuilles et du plancher qui craque, il y a dans ce sombre couloir que j'arpente des odeurs mêlées que bientôt je reconnais : arômes de noix, parfums de pommes douces, exhalaisons de cidre, effluves de lilas fanés. Je rêve qu'autrefois déjà, quelque part dans mon enfance, de telles odeurs m'avaient apporté des grappes d'images révélatrices qui furent assemblées plus tard en un faisceau de miroirs dressés.

À quel cœur vais-je être confronté, en quelle messe culbuté, en quelle vague roulé ?

À l'extrémité du couloir, un trou blanchâtre et carré où la lumière hésite. Une chambre vaste m'accueille, désespérément nue. Seule, dans un coin opposé aux fenêtres, une cheminée dont le manteau s'orne du portrait jauni d'une femme où la bouche fait défaut, brûlée par un cigare ou rongée par les insectes.

Un craquement au-dessus de ma tête. Je tends l'oreille. Bruit de papiers froissés. La rumeur se déplace: quelqu'un marche dans une rivière de paille, ou sur un lit de plumes cassantes. Le pas se fait plus rapide, plus proche. Je me retourne. Quelqu'un descend un escalier que je n'avais pas encore remarqué, dans un coin d'ombre. Un pas lent, ni menaçant ni lourd, mais bref, assuré, parfois à peine suspendu entre deux marches. C'est une forme noire, une longue robe noire surmontée d'une cascade dont je ne sais si elle est de cheveux, de mantille ou de voile. La voilà tout entière, au bas de l'escalier et c'est une femme, j'en suis certain, même si je ne vois pas son visage.

Elle s'arrête un instant, puis se dirige vivement vers la cheminée où elle se fige devant le portrait de la femme sans bouche. Rien ne bouge sinon, sur le satin noir, quelques imperceptibles reflets bleuâtres. J'attends un mouvement de tête, le frisson d'une épaule, un glissement de hanches. Mais rien ne vient. Le temps n'a plus cours et la lumière est immobile elle aussi, comme le regard du fauve devant sa proie. Il me faut vaincre en moi temps et espace, jusqu'à ce que l'angoisse enfin d'un soupir se dissipe.

Elle ne se détourne pas. Une certitude pourtant me pénètre: elle sait que je suis là. Pourquoi ne me regarde-t-elle pas? Ah! qu'un souffle sorte de ses lèvres, que l'ombre me recouvre de feuillage et de

sommeil, que le silence me dévore les oreilles et les entrailles, que ma tête roule à ses pieds, lampe impure qui ne sut pas imaginer cette éternité de neige et de doute. Je ne veux plus être qu'une guêpe au rideau jauni, je ne veux plus être qu'une boulette de terre sèche, plus qu'une épingle dans le plâtre du mur, une mouche que l'on écarte de la main, une poussière qu'on éparpille d'une haleine légère.

Elle est venue. Je l'attendais. Je suis venu de la vallée de glace. Sa lumière était allumée très haut. Elle connaît mes rêves comme je connais les rides de mes mains. Peut-être même a-t-elle déjà posé sa langue brûlante au bord de ma blessure la plus secrète. J'ai couru de colline en colline, à travers le treillis des saisons, pour voir son visage et saisir ses hanches entre mes cuisses pleines de boue de tant courir. Puis elle ne fut plus qu'une clarté entre les toits, une fumée solitaire dans un village vide. J'entendais son chant grouiller dans mon ventre comme un étang battu par la pluie et je ne savais pas que sa voix était pure, cri de renarde surprise à la trappe.

Maintenant je suis là, nouveau-né déposé par les eaux au pied de sa robe luisante. Mais, si elle parle, saurai-je répondre par un murmure assez décisif, par une parole assez forte ?

Sa tête s'est redressée, sa robe a crissé un peu.

*Tu as bien tardé. Tes visions te pèsent.
Ta tête est pleine des oripeaux que tu ramasses
Derrière moi depuis des années.
Je t'attendais comme ce pays que tu aimes
Attends la pluie qui efface les lois malades.
Et toi tu récoltais la résine sur une pointe de canif.
L'hirondelle passait et tu rêvais de ma tignasse noire.
Les brebis s'effondraient et tu faisais taire
En tes entrailles des désirs de plus en plus rouges.
Mes doigts vieillissants dessinaient ta bouche sur la neige
Tandis que tu guettais derrière les futaies
D'invisibles hermines.
Tu courais de village en village en quête de proverbes
Et moi j'allumais des cierges pour voir briller mes yeux
Dans le miroir à feux follets.
J'étais couchée tel un roseau sous le vent glacé
Alors que tu écoutais craquer la paille sous tes sandales.*

Sa voix est douce et grave. Parfois cependant une intonation rauque me fait sursauter: « Ah! maudites, maudites mouches! toutes les images, une à une, souillées par les mouches... » Elle a saisi sur

la cheminée quelques feuillets qu'elle laisse brusquement tomber. Je ne distingue toujours pas son visage. Les mots, les mots se bousculent dans ma bouche, papillons nocturnes se disputant les lueurs de ma langue.

Maintenant que le temps marche sur les eaux
Maintenant que les eaux ont usé ma prière
Maintenant que ma prière a nourri les oiseaux
Maintenant que les oiseaux portent mes armes
de plumes
Maintenant que mes armes épousent la brûlure
du vent
Maintenant que le vent assombrit les mémoires
Me voici tel que je suis
Sans prières et sans armes
Oiseau sans âge que l'air dénude
Tu dis vrai
J'ai martelé l'abîme de toutes les plaintes
J'ai ravi au nuage la blancheur éminente
Sous mon ongle a gémi le ver luisant
Des escargots séculaires veillent sur mon butin
Je fus pèlerin, brigand, martyr des louves
Semeur de glands, compagnon des lunes,
Lézard des foules, coq des filles aveuglées
J'ai été tout cela qui geint en ta complainte,
Fureur et tendresse ont pétri mon pain.

Elle a tourné un peu la tête et presque aussitôt un parfum d'iris est resté suspendu. Verrai-je son visage? Mais aujourd'hui son nom m'importe plus que la couleur de ses yeux ou le galbe de sa bouche.

Graine de l'aube
Poisson de l'ombre
Étoile et dentelle
Braise de la parole
Blanche nuit
Ô marguerite

*Le soleil a sombré derrière les toits.
La braise faiblit.
Il est tard, si tard.
Demain à cette même heure
C'est toi-même qui me nommeras.*

2

Matin noir
Ô tendre épine
Espérance des mâturs
Argile fragile
Couronne des vagabonds
Vierge et mère

Je revins le lendemain par le même difficile chemin. J'avais, durant la nuit, imaginé tous les noms possibles, mais aucun ne me satisfaisait et je finis par songer à un nom de plante, ou d'animal, ou de planète, mais rien vraiment qui s'imposât à mon esprit.

Guidé par la fumée blanchâtre qui seule animait l'horizon, je retrouvai la maison au toit étincelant où la femme noire m'attendait, debout à l'endroit précis où je l'avais quittée. Cette fois cependant elle me faisait face et je pouvais contempler son visage impassible. Sa pâleur était telle et ses yeux si sombres, sa chevelure si noire et comme parcourue de mèches argentées si sauvagement suspendue en torrents sur les épaules, que de ma gorge serrée jaillit une strophe stridente qui se répandit.

Elle ne me quitte pas des yeux. Elle sourit. Les distances sont annulées. L'herbe est partout où s'allonge le désir vivace. Elle a pris mes mains. Un voile recouvre brusquement mes yeux, je marche dans l'eau qui me submerge, mes lèvres se couvrent

d'algues et de bulles verdâtres, je sens ses mains qui se détachent. Il est temps que je nage vers la rive, que je traverse le voile, que je nage hors du voile, que je secoue le rêve étouffant, que je nage, les bras largement ouverts à la vague montante. Mais le rêve est plus fort et, bien que je lutte farouchement contre la torpeur, je sombre en un profond sommeil.

Je m'éveille en une clarté polaire où des cristaux çà et là apparaissent, tremblent un instant puis soudain éclatent silencieusement. Je suis couché et ma tête, qui repose sur des genoux de femme, baigne dans une longue chevelure sombre.

Elle est là. Des années de sommeil ne m'en ont pas séparé. Penchée sur moi, elle souffle doucement sur mon front. Nos cheveux se mêlent et bientôt je ne l'aperçois plus.

Parler, parler.

Vite des mots, des mots durs et rédempteurs,
des paroles convaincantes et âpres, des noms, vite un
nom, comme un coup de dents, des noms qui enfin
l'identifient, un miroir peut-être où elle se recon-
naisse, dévêtue en ses captives frondaisons.

Crêpure des aulnes
Humus de la mélancolie
Orgasme des ténèbres
Partage et nuage
Orée de la joie

Automne et printemps
Décembre et juillet
Enfant et flamme
Encens et fureur
Heure propice
Encre du pardon
Montagne de solitude

Ma bouche est pleine d'aiguilles de sapin. Mes yeux, boutons de rose, s'ouvrent au premier matin du monde. Ma voix monte de l'abîme et les mots me hissent hors des profondeurs. Je sors de l'hiver, vainqueur des frimas et de la faim. J'ai jeûné avec les hermines. J'ai sucé le sang de l'innocente lune. L'oiseau de verre, au zénith, récompense le dormeur épris.

Sa bouche frôle la mienne.

Le vent claque.

L'électricité m'arrache au sable noir, me soulève comme une vague.

Elle sourit. L'air est parfumé de lait.

Elle rit. Ses dents fines et blanches sont des maisons sans toit, sans fenêtres.

Elle éclate de rire. Sa langue, colline rose derrière les maisons, tremble et luit : étang de sang parcouru par la brise.

Elle penche la tête en arrière, ivre de joie. Mais non, son rire est un gémissement et sa bouche n'est pas habitée. Elle ne simule ni l'amertume du serin prisonnier de son chant ni l'insolence de la guêpe dressée sur son dard. Sa robe a glissé, découvrant une épaule, puis la sombre aisselle, mystérieuse et chaude aisselle que le rêve convoite, carrefour de l'esprit et du désir premier.

Mes mains ont hésité à la blancheur du cou,
puis sont descendues à l'épaule nue. Ô fraîche épou-
sée de ma paume, quel frisson à prolonger au-delà de
l'horloge abattue, quelle liberté à dissoudre au ban
de l'éternel ressac.

Je te hèle, chatte.
Je te happe, pelisse.
Je te serre contre moi, bouleau de plumes.
Je te renverse dans l'âcre humus, chanterelle
brûlante, et tu vas luire et crier.
Je te brise entre mes doigts, belette plus rude
que la blancheur des plaines, et ton chant de laitage
va jaillir de ta gorge. Ta langue, pétale rose affolé de
miel, remue les lentes touffes de mon attente où les
énigmes vont s'amonceler.
Que sais-je de toi qui ne s'égoutte aussitôt en la
transparence des fontaines abandonnées ?
Que sais-je qui ne vole de branche en branche
loin de nous derrière ces murs infranchissables ?
Parle, scarabée du désir. Parle, belette, ouvre mon
ventre d'un coup de croc décisif et noir, parle et tire
ma langue ensommeillée hors de son lit.
Elle s'étire.
Ses seins roulent sous la dentelle éclatante.

*Je n'ai point d'ailes
Et je suis pourtant oiseau
Je connais tous les chemins
Et pourtant je ne chante pas.
Qui suis-je ?*

Tu es la Louve
LOUVE
Qui rôdes
Dans la nudité des lampes.

Je la revis au seuil d'un printemps précoce qui se hâtait de tendre des rets invisibles où des oiseaux imaginaires lutteraient en vain contre leurs souvenirs. Longtemps je l'avais attendue aux lisières enneigées, car je savais que si j'avais perdu sa trace, elle ne m'avait, quant à elle, quitté des yeux. Présente dans l'écorce des pins, dans l'épaisseur du givre, je la sentais vivre entre mes doigts, moiteur inquiète, douceur cristalline et vulnérable.

Le désir n'avait pas cessé d'embraser les réminiscences sporadiques du corps entrevu de Louve, car de toute éternité c'est bien Louve que j'appelais, Louve qui grattait chaque soir à ma porte, croyais-je, mais que je ne sus jamais surprendre. Les paroles fougueuses et les métaphores incomparables qu'elle avait projetées autour d'elle, une nuit, perduraient à la pointe de chacune de mes journées. Ce qu'elle n'avait dit explicitement de sa vie secrète, je l'avais lu dans ces faisceaux de rayons solaires qui, au crépuscule, crèvent les nuages et piquent les rondeurs bleues des collines. Son histoire maintenant m'habitait, me nourrissait de toutes sortes de piqûres, d'amertume, de rêves prolongés infiniment.

Orgueil des fourches
Épi, épée, éperon
Caverne aux miroirs
Astre du fou
Cadence de la foudre
Vierge et mère
Éclair entre les seins.

La chair, la chair parcourue de remous, blonde,
bleue, léchée par la mer, dévorée d'écume, la chair
éblouit les épaves qui s'accrochent à elle. Son chant
est un rameau alourdi de salive et de cris. Elle flotte
dans la nuit disparate et renaît de ses propres brisu-
res rassemblées.

Elle s'approche en nageant
et elle me craint
car mon regard
pénètre les rideaux de neige
et ma bouche
oursin désespéré
déroute les toisons
dont la noirceur grandit.

Écoute la chair printanière qui craque.
Si la Louve sort du bois, l'hermine se dévêt dans
les ronces et les haretts tirent la langue.

Je le savais.

Si la Louve sort du bois, crache sur ta lame,
coupe le coudrier, cerne l'épine.

Elle vient.

Elle vient à moi comme autrefois les champs venaient à leur maître, dociles, s'étendant à ses pieds, chiens las et lourds dont le ventre est parfois soulevé par l'orgueil.

Sa tête glisse le long de mes jambes et son menton se pose sur mes genoux. Ainsi accroupie, elle me dévisage en inclinant un peu la tête de côté, telle la renarde à l'affût d'un bruit. Mon pied déchaussé hésite entre les cuisses serrées.

Au village ensablé par les heures, dans la maison où l'ombre effrite la pâleur grisâtre, je ne peux plus reculer d'un seul pas, tant m'englue le sel de l'inconnu, tant me charme l'incertitude si tendre, si tenace.

Il faudrait capturer, à force de ruse et de désespoir, l'œil morne et rougissant au fond du trou et dévorer avec lui le charbon des astres.

Se peut-il que tant de nuées aient passé sur mon attente, sur le rectangle radieux projeté par la fenêtre sur le plancher humide ? Je guette les silhouettes imprudentes qui, poussées par quelque bourrasque surgissant soudain derrière la vitre brisée, viendraient à traverser le minuscule espace de lumière que je scrute. C'en serait fait de ces malheureuses : l'éblouissement les immobiliserait le temps qu'il faut à leur confession, c'est-à-dire le temps de leur métamorphose minérale.

Mais c'est la Noire qui survient et s'allonge à mes côtés, son visage ovale couvrant toute la surface du rectangle fatidique. Elle soupire, elle humecte un

peu ses lèvres du bout de sa langue. Le jour grandit sur sa face rayonnante, sans que pour autant la densité de l'ombre environnante décline.

Bientôt je saurai que sa parole, comme la foudre, annule l'espérance en brandissant l'éblouissant, le redoutable flambeau de glace.

Taille le buis, fauche le colchique gras, coupe le chrysanthème, homme aux seins tannés de rebelle espérance.

Ta bouche suce le miel de mon passé. Tu m'attires en ta vasque, tu me tires par les cheveux hors de ma coquille de pollen et mon soudain sursaut enfin déracine au bas de ton ventre le lichen.

Tu ne sais de mon corps qu'un frisson sans image, et voici qu'au clair de lune toutes les hirondelles de ma chair s'élèvent et chantent.

Non, tu ne sais quelle gerbe de flammes a façonné la pointe de ma gorge. Écoute bien, sois calme, et apprends enfin qui je fus pour que tu saches en quoi ton délire engloutira ma traîne tourbillonnante.

C'était l'hiver. La maison de mon père, blottie dans les taillis, abritait des fourmilières où mes frères et sœurs élevaient des chrysalides, des cocons bleu-vert d'où naissaient parfois des papillons aux formes extraordinaires, évoquant tantôt une feuille de marronnier, tantôt un nuage, tantôt une tête de taureau. Une nuit, le plus rêveur de mes frères se leva, lorsque toute la maisonnée fut endormie, ravit un cocon à la multitude vorace des fourmis et le déposa délicatement dans le berceau vide qu'il couvrit ensuite de duvet d'oie, puis de fine paille. Mais les fourmis ne se résignèrent pas à cette séparation. Elles vinrent nombreuses, l'hiver durant, recouvrir de salive leur protégé lointain. Au printemps, la nymphe était devenue énorme, occupant toute la nef du berceau, et bientôt apparurent des jambes, des bras et des mains puis une tête d'enfant qui portait, curieusement pour un nouveau-né, une épaisse chevelure sombre. Une musique d'orgue ébranla brièvement toute la cabane tandis que l'enfant, dans un grand cri, s'éveillait à la vie. Ce nouveau-né, cette source jaillie, cet éclair de sang intact, c'était moi.

Perdus dans nos forêts sauvages, nous n'avions pour nourrice qu'une chienne lourde et paisible qui me prodigua durant mes jeunes années un lait dont l'âcreté stimula tôt en moi des instincts combattifs. La douceur de l'animal m'exaspérait : je lui arrachais à pleines mains son poil noir dont je me recouvrais le ventre. Un jour je lui coupai les oreilles et m'en fis un collier. Enfin je lui arrachai la queue qui me servit de ceinture. La bête alors mourut et je n'ai depuis lors cessé de la pleurer.

Esseulée, éperdue, je devins à mon tour une sorte de barbarisme personnel qui, volontiers accroupi sur la terre battue de la chaumière, grognait en rongeant une couenne de lard. On me mit dehors à garder la porte des intrus. La nuit, je me pelotonnais dans un nid de feuilles mortes et je contemplais longuement la Voie lactée où je finissais par distinguer des centaines, des milliers de mes semblables qui, noyés dans l'immensité du ciel, se hâtaient d'étinceler tour à tour pour me soustraire à ma misère. Mais je sus lire en leurs chatolements de grisants et graves présages.

Un soir d'arrière-automne, engourdie par le froid de plus en plus vif et n'étant bientôt plus moi-même, je fus emmenée, inerte, par un homme des bois hirsute, vêtu de peaux de chèvres, qui me recueillit dans sa tanière. C'était une grotte, haut perchée au-dessus d'une cascade, à laquelle on accédait en bondissant entre les pierres. Il me coucha près du feu et bientôt je me sentis revivre. Je regardais l'homme dont le visage, de l'autre côté du feu, était léché par les flammes et je voyais ses grands yeux tristes qui ne me quittaient pas.

Il vivait avec une chèvre et un bouc, et il me porta jusqu'à la femelle, s'allongea sous elle avec moi, me fourra une mamelle dans la bouche, tandis qu'il saisissait l'autre et la suçait goulûment.

Quelque temps plus tard, la chèvre donna le jour à deux petits cabris. Mais à peine étaient-ils nés que mon compagnon s'en empara, les égorgea d'un coup de dents et les dévora en quelques instants. Sa barbe, son front, ses mains étaient couverts de sang. Puis il se mit à rire et son rire était entrecoupé de hoquets. Enfin il s'endormit. Effrayée, tremblante, je décidai de m'enfuir, mais le bouc veillait. Menaçant, il me barrait l'orifice de la caverne. J'hésitai, puis reculai. L'animal s'avança vers moi. Je me jetai par terre, la tête en avant, et je me pelotonnai, les genoux ramenés vers mon ventre. Il vint me flairer, me lécha longuement

de sa rude langue et peu à peu je sentis une chaleur bien-faisante envahir mes entrailles tandis que le bouc gémissait de plus en plus fort. Puis, comme ivre, je m'endormis profondément.

Le lendemain, l'homme vit mes cuisses tachées de sang et il entra dans une violente colère, se précipitant sur le bouc qu'il roua de coups de pied et de poing. Il me conduisit à la cascade où il m'aspergea d'eau fraîche. Mes jeunes seins se durcirent dans sa paume. Il s'immobilisa alors brusquement et je vis que ses grands yeux se remplissaient de larmes. Il me porta dans ses bras, escaladant les rochers, jusqu'à une plateforme qui faisait face à notre logis et où plongeait un ardent rayon de soleil. Nous nous étendîmes sur la mousse tiède. Il me caressa longuement les cheveux et les cuisses, ses mains parcoururent mon ventre et ma gorge. Mes jambes s'ouvrirent et il pénétra en moi avec une douceur inoubliable. C'était soudain l'été au creux de cette fin d'hiver dont les cristaux fondaient sur ma peau comme des graines mûres.

Mon compagnon vivait toujours à l'affût. Nous allions par le bois, mangeant çà et là des baies, et subitement il grimpait à l'extrême branche d'un hêtre, en redescendait aussitôt avec sa besace pleine d'œufs d'autour ou de corbeau. Dans les clairières, il s'agenouillait parfois, écartant fébrilement les herbes, et il creusait la terre de ses mains jusqu'à ce qu'apparût une longue racine noire et velue qu'il croquait avec délices. Un jus blanchâtre mouillait sa barbe.

*Il m'apprit à lire dans les choses familières, qu'il
fallut d'abord nommer, puis les comparer patiemment
jusqu'à ce que des rapports évidents entre elles s'établissent.*

FLAMME
FEU
FUMÉE

FEU
FLAMME
FEUILLE
AIR

FORÊT
AUBE
VENT
DÉSIR *VENT*
FUMÉE *FIN*

SAPIN
CLARTÉ
FRISSON
TEMPÊTE

HOMME
VENT
ARBRE
FEMME

*L'arbre est un homme
Le feuillage est une femme
Les feuilles griffent le vent
Mes cheveux claquent dans l'air
Le désir me tient droite
C'est une écorce autour de mes reins
Le feu me dévore en même temps que l'aube
Clarté dans les branches où la fumée m'attire
Le feu meurt avant moi
Le sapin grandit
C'est la fin de la nuit.*

Ainsi les choses s'ordonnaient et chantaient en moi. Je participais de toutes les fibres de mon être au moindre souffle, à la moindre rumeur, à la plus modeste goutte d'eau. Ombre, je flottais autour des frênes.

Mais mon bonheur fut de courte durée.

Un matin que l'homme s'apprêtait à sortir de la grotte pour aller quérir du bois, le bouc s'élança vers lui, tête baissée, et, de toutes ses forces, le précipita dans le torrent où il disparut en poussant un cri horrible. L'animal se tourna alors vers moi en ricanant et il s'approcha avec lenteur, remuant fébrilement les mâchoires. Des vapeurs couleur de flamme sortaient de ses naseaux. Mais la chèvre, qui veillait, s'interposa et, à coups de cornes, le repoussa au fond de la caverne où une lutte s'engagea. J'en profitai pour m'enfuir et je courus à travers bois tout le jour et toute la nuit qui suivit.

Le lendemain, je fus poursuivie par une meute de chiens hurlant comme des loups et après une course éperdue, je parvins à un village. Je me réfugiai en ce galetas, mais chaque nuit je chantais dans tous les greniers des airs si mélancoliques et si déchirants que les habitants, de plus en plus tourmentés, quittèrent un à un le pays, m'abandonnant à l'oubli des morts.

*Te voici donc, éveilleur d'écorces,
Grillon sonore de l'éternité.
Chrysanthème impatient
Tu fleuris à mon sein.
Je ne suis plus que réminiscence
D'animal défunt, un frisson
Glacé de rameau disparu.
Je veux désormais durer
Telle une épine au coin de ta bouche.
Je serai le tranchant de ton désir
Qui m'absout, me hèle et me préserve
Des marguerites infidèles.*

Le temps, le temps est-il de glaise ou d'ombre
parmi les peupliers qui glanent les ultimes plumes
de l'ouragan? Un galet gris roule entre les seins de
Louve, qui respire profondément.

Le temps n'est plus qu'une étincelle dans l'œil
du forgeron, un clignement de paupières à la serrure
de la solitude.

Louve a fermé les yeux.

C'est une belle enfant dont le passé s'écoule
comme un ruisseau entre mes doigts. En vain
saurai-je mon âge, car elle a, blottie contre mon
corps, des soupirs infinis de mère.

*Je n'ai pas de mère
Je n'ai ni frère ni maître
Mes amants sont morts
D'impatience et de sang.
Qui donc est mon père ?*

Ton père est le sabotier des nuages
Il chevauche les rougeurs du crépuscule.

Aujourd'hui, l'air est parfumé de fougères. Il fait chaud et je marche depuis des heures sans que le paysage bouge. De chaque côté de moi, les mêmes rangées de tilleuls s'essouffent, et l'étroite fumée, comme mon impatience, s'élève très droite jusqu'à être noyée d'azur.

Voici qu'elle et moi mangeons la même pomme. Une mince cloison de pulpe sucrée sépare nos dents. Saveur de l'obstacle que la langue cherche à traverser. Rumeurs de cascades sous les lèvres fruitées.

*Ma bouche est une étoile filante
Tombée du nid.
Mes yeux sont des cerises violettes
Mûries au pérou des flamboyances.
Qui suis-je ?*

Tu es mangeuse d'ombres
Ivresse des chercheurs de corail.

Louve est nue.

Vêtue peut-être de sueur, de rosée, de vapeur, çà et là de grêlons, de gouttelettes de vin doré, de ruisselets ébauchés, de minuscules flaques siliceuses, de salive de moi.

Nos bras et nos cuisses s'emmêleront sans désordre, la bouche offerte aux fumerolles des cadences, et nous flotterons sur la natte éventrée des ténèbres, dévorés de plaintes et de feux follets.

Et dans la boue noire se couchera notre sanglante cathédrale.

Ventre arlequin, embué de neige molle, voici la terre première assiégée de socs et de mulots ravageurs.

Glacis des seins levés à la boulange de paume, j'endure de l'ongle le tétin rebelle, cerné d'écaille et de framboise.

À l'épaule le pouce bûcheron, à la gorge tendue comme un drap l'huile répandue des lèvres, à l'aisselle forestière le front qui ne peut descendre au flanc ténu où convergent les affluents et toutes les collines.

Puis l'ombre de l'aine apaise le souffle qui bientôt agitera les feuillages de nuit jusqu'à l'éclatement des cratères où luisent les rougeurs matinales.

L'écorce craque, le tronc se fend de haut en bas dans un long gémissement de porte et la chouette ulule entre les branches réveillées. La mer s'éloigne et revient cingler la falaise qui voudrait à son tour reculer mais ne réussit qu'à se soulever un peu d'un frisson battu d'énormes bouillonnements.

La flèche, le couteau, la bêche, la hache de feu, c'est trop, dis-tu, pour ce noir jardin d'hirondelles, ce pré de brebis, ce tendre humus de comptine, cette chair de noix blessée.

Tu me dis : Laisse geindre le sang, ouvre l'armoire aux alouettes, déchire mon tablier bleu, clabaudes en ma cour trop petite, n'oublie pas de tirer le rideau sur la lampe.

Blanc. Gris. L'air qui grésille.
Un nuage immobile et le sang qui retombe
comme une pierre.
La lampe n'a pas bougé. La lampe.

La rebelle allaitée aux noirceurs
Je l'ai prise comme une truite
Aux sources reculées du crépuscule
Comme une eau blessée de filets

Enfant qu'elle fut sans le dire
Je l'ai brûlée jusqu'au secret de l'air
Et ainsi couverte de semence opaque
Elle a nagé vers ma cime selon les vents.

Vint le dernier soleil à la pointe vacillante du soir. Je partis seul vers la plaine qui fondait en grisailles, traversant les cours encombrées de pissenlits et de silence, car je craignais de rencontrer, ne fût-ce que par un tragique hasard, un homme revenant, un chien, une paire de brigands égarés, une fauvette blessée, l'ombre d'une antique procession.

Il y avait tant d'années, maintenant, que je vivais avec elle dans le dénuement de la chair et du délire, que j'appréhendais de me trouver abruptement devant un être vivant, fût-il capitaine ou cloporte. J'étais en effet si fortement imprégné d'elle que j'avais le sentiment de porter sur moi son image visible, bien en évidence, la courbe de ses seins empreinte sur mon torse, la douce ligne de ses hanches épousée à mes cuisses. On eût dit : Voyez la Louve, quelle femme ! ou bien : Tu as volé la Madone du Saint Supplice ! ou bien encore : Tu vas t'allonger là, pour les vertiges innombrables du solitaire...

Mais le pays était bien désert, comme autrefois, et je parvins à une loge branlante où je m'endormis profondément.

*Je ne connais ni rumeur ni sommeil.
Enfant, j'étais la chatte du tonnelier.
Puis, guêpe chassée de l'église,
J'ai habité une pomme secrètement
Où je vécut d'encens.*

Tu es Louve noire
Ressuscitée au premier crissement du soir.

Je m'éveillai en sursaut, la tête pleine de clameurs. J'étais étendu au bord d'une rivière paisible et cependant chantante, mon pied baignait dans l'onde. Les colverts se poursuivaient bruyamment parmi les iris et dans les saules s'agitaient cincles et mésanges. Le soleil, qui était déjà très haut, blessait mes yeux et je m'assis à l'ombre d'un peuplier.

Je scrutai attentivement les rives. J'étais certain qu'elle viendrait à moi, en cette lumière, comme j'étais allé à elle à travers les cloisons nocturnes. Et bientôt l'angoisse me saisit. Si quelqu'un venait, si l'on nous surprenait dans nos façons étranges, dans nos regards de belladone, quelle lame fulgurante entre les roseaux ! quel éclatement de braise à nos tempes ! Autant les rencontres imprévues autrefois me comblaient, autant m'est cruelle aujourd'hui la pensée qu'une irruption importune apporterait avec elle un cortège de fatalités.

Et pourtant je n'eusse pas dû craindre. Nous avions tissé entre nous, autour de nous, un filet aux mailles si serrées, que le monde extérieur ne pouvait avoir aucune prise sur la lisse enveloppe de notre intimité. Nous appartenions dès lors à un monde hors des murailles, à l'écart des chemins battus par toutes les espèces et tous les règnes.

Nous appartenions à un ordre nouveau et n'étions redevables de notre commune existence qu'à la prééminence du désir qui soudait nos souffles. Notre ombre, qui seule eût pu être vulnérable, n'était que la projection de notre innocence et elle échappait avec nous à toutes vicissitudes.

Mais si un jour nos souffles se défaisaient comme des rameaux que la tempête écarte, ou comme une noix de pierre rompue par le gel, c'en serait fini de notre infime carapace.

Ne l'attirais-je pas justement, en l'appelant ici, hors du rectangle lumineux qui seul jusqu'ici l'avait préservée de la chute, de la pulvéulence, de l'enlissement ?

La voici apparaître entre les saules, et elle ne marche pas, elle ne s'élanche pas. Elle glisse, elle rampe debout dans l'air pesant, elle évite l'obstacle avec la lenteur d'une fumée. Parvenue près de moi, elle se détourne et simule la fermeture d'une porte, tire un rideau imaginaire, puis elle s'allonge contre moi dans l'herbe sèche. Mes mollets se raidissent. Son vêtement s'ouvre d'un coup comme une écorce de châtaigne. Elle m'attire vigoureusement à son ventre velu, d'énormes papillons sur mes yeux m'empêchent de voir ce que j'étreins et j'injurie le voile blanc qui peu à peu emprisonne mon visage, tandis que la bête sous moi s'irise et fabule.

La digue de mes veines s'effondre avec fracas et, une fois de plus, un fleuve de lave s'engouffre dans la noire brèche qui va reverdir.

C'est trop de glace sur le pré, trop d'alcool répandu sur la langue, trop de farine semée sur l'incendie. Il faut en finir avec cette brûlure, cette aurore sauvagement susurrée d'un bout à l'autre de l'impatience.

Alors le cœur reprend son refrain de balancier et les cheveux s'emmêlent peu à peu comme des psau-mes. Nous sommes une même terre labourée d'un coup d'aile.

*Qui sera mon enfant
Criant dans les feuilles soûles,
Qui s'éprendra de mon haleine
Suspendue au lambris de l'ombre ?*

Je donnerai à ton sein
L'enfant de lave que je porte en moi.

Une ombre a passé sur la berge. Louve se redresse, brusquement inquiète. L'ombre a repassé. Louve écoute, ses yeux s'ouvrent démesurément. Là-bas, un visage hirsute traverse les feuillages et aussitôt retentissent au loin des aboiements de chiens.

D'un bond elle se lève et me prend par la main, ensemble nous courons nus dans la rivière. Les chiens sont arrivés sur l'autre rive où ils vont et viennent en jetant vers nous des grognements menaçants. Louve m'entraîne toujours plus loin et l'eau est de plus en plus profonde, le courant de plus en plus furieux. Là défiés par l'homme et les bêtes, nous voici maintenant assaillis par un torrent de lames déchaînées sur nos corps. Ah! je n'avais pas imaginé ce combat contre les glaces, ni cette violence soudaine dans mes reins. Louve bascule et disparaît devant moi, son visage émerge une fois encore, je ne la reconnais plus, elle me hurle un mot que je ne comprends pas, un dernier cri qu'un tourbillon emporte. Alors je lâche sa main car je n'ai plus de forces, et bientôt plus de désir, et je la vois s'en aller.

Non, je ne veux pas qu'elle se détruise, je veux qu'elle annule, qu'elle récuse cette folle légende, je nage vers elle, mais déjà elle approche de la chute qui gronde.

Elle va disparaître dans ce bouillonnement blanc, dans ce fracas laiteux. Agrippé à une pointe de rocher, je vais pouvoir encore, à l'ultime seconde, saisir sa chevelure, j'ouvre la main et je serre, je résiste à la véhémence des eaux et enfin, après des heures d'effort, je parviens jusqu'à la rive avec mon fardeau.

Les chiens sont partis. Très loin, je vois un homme qui s'éloigne entre les collines.

Mais je n'ai dans la main qu'une racine chevelue, une grosse araignée dont les membres rigides se dressent de toutes parts.

La parole est levée maintenant sur la braise
Endure la pénombre jusqu'au cœur du jour
C'était trop de savoir la blessure requise
À l'iris améthyste au limon de la chair
L'aspérule disait : C'est le vent finissant.

La guêpe démunie de solitude en solitude
Déroute les hauteurs, assourdit les jardins
Sur son chemin scintille une espérance noire
Cerclée comme la mort de visions pourrissantes
Rompu le corps, repu le temps, l'alouette s'éteint.

Voici l'arpenteur de ténèbres
Menant au large de l'éternité
Son enfant par la main.

Le feu remue la langue, agite de sourds grelots, gronde, entonne des chansons furtives qui ne s'achèvent pas. Dans le vacillement des flammèches à l'extrémité des branches, des mots s'éteignent brusquement.

Ce que je sais, en cet instant où mes mains sont parcourues de lueurs chancelantes, c'est que le feu me parle, et je l'écoute avec l'avidité du confesseur fasciné soudain par l'impénétrable confiance.

J'entends la voix qui monte du brasier. Je vois s'élever dans l'air cet écho rougeoyant.

Au milieu des flammes, une épaisse racine chevelue roule sur les tisons qui s'affaissent, des bras difformes se dressent vers moi. Ils crient et s'effondrent aussitôt, dévorés de murmures incendiaires. Bientôt ce ne seront plus, sous la cendre, que de faibles plaintes que l'œil seul perçoit encore dans le rose sursaut des braises.

Une fumée passe, mémoire évanouie d'un
automne lointain que je connus de tous mes sens,
comme une femme allongée.

Les yeux se ferment enfin.
Outre sommeil l'araignée matinale s'étire.
Sur le feuillet du jour l'aventure est blanche.

Seule la Noire est noire.